



## CHAPITRE I

### STENDHAL: SA FAMILLE, SON CARACTÈRE.

Dans ce chapitre, je n'ai pas l'intention de retracer en détail la vie de Stendhal, mais simplement de montrer quels événements de cette vie ont été marquants pour la formation de ses idées, événements qui sont parfois personnels, mais qui souvent aussi sont liés à l'histoire de son temps.

Né à Grenoble en 1783 dans une famille bourgeoise, ayant comme chef Chérubin Beyle, Henri qui a perdu sa mère de bonne heure, gardera toujours un mauvais souvenir de son enfance. Sa tante Séraphie, qui ne l'aimait pas, a salué son arrivée au monde comme "la naissance d'un jeune monstre". Dès son enfance, Beyle a été en révolte contre son père, contre ses précepteurs et toutes les idées qu'ils voulaient lui imposer ou qu'ils représentaient. Seuls échappent à cette haine son grand-père le docteur Gagnon et sa tante Elisabeth.

Cet esprit de révolte, il l'a noté lui-même dans un ouvrage autobiographique, "La Vie de Henri Brulard", commencé en 1831 et jamais achevé.

"Mon premier souvenir est d'avoir mordu à la joue ou au front Mme Pison du Galland, ma cousine, femme de l'homme d'esprit député à l'Assemblée Constituante.

Je me revoltai, je pouvais avoir quatre ans. De cette époque date mon horreur pour la religion, horreur que ma raison a pu à grand-peine réduire à de justes dimensions, et cela tout nouvellement, il n'y a pas six ans. Presque en même temps, prit sa première naissance mon amour filial, instinctif, forecené dans ces temps-là, pour la république". (1)

Un peu plus loin, voici ce qu'il dit de l'abbé Raillane son précepteur.

"Je haïssais l'abbé, je haïssais mon père, source des pouvoirs de l'abbé, je haïssais encore plus la religion, au nom de la quelle ils me tyrannisaient. Je prouvais à mon compagnon de chaîne le timide Reytiers, que toutes les choses qu'on nous apprenait étaient des contes".(2)

Cette haine rejaillira sur sa ville, et il détestera Grenoble toute sa vie.

Sa tante Séraphie, "qui avait toute l'aigreur d'une fille dévote qui n'a pas pu se marier"(3) parle ainsi de son neveu au docteur Gagnon.

"Je suis étonnée de l'indulgence que vous témoignez à ce garnement. Son caractère est atroce. Il était encore au berceau qu'il a mordu la joue de Madame Pison-Dugalland, qui voulait l'embrasser. Il n'avait pas trois ans, qu'il faillit tuer Madame Chenavez, qui passait dans la rue, en laissant tomber un couteau du haut de votre balcon. Il finira sur le gibet, ou sur l'échafaud, comme vous dites à présent".(4)

Les seuls bons souvenirs qu'il ait gardés de cette enfance dans sa famille sont donc ceux qui se rattachent à son grand-père Gagnon et à sa tante Elisabeth car sa mère qu'il adorait était morte lorsqu'il avait 7 ans.

Cette tante Elisabeth, lui donne le goût pour "l'espagnolisme". Il emploie souvent ce mot qu'il semble avoir fabriqué pour désigner le type de caractère qu'il admire, particulièrement: le sens de l'honneur, la témérité dans les entreprises les plus belles. Parlant de sa tante Elisabeth il nous dit "Ma tante a l'âme espagnole"(5) Elle disait communément quand elle admirait quelque chose.

"Cela est beau comme le Cid"<sup>(6)</sup> Il est intéressant de noter que ce goût "espagnol" qui lui fait admirer la violence et le style baroque du 16<sup>e</sup> Siècle et l'éloigne par là du goût classique français s'allie en lui avec le goût de la logique qui lui a fait aimer passionnément les mathématiques. Cela n'est pas toujours une opposition, il note ainsi le caractère des Dauphinois.

"J'apprends au lecteur que le Dauphiné a une manière de sentir à soi, viva, opiniâtre, raisonneuse, que je n'ai rencontrée en aucun pays".<sup>(7)</sup>

Ces trois adjectifs "vive, opiniâtre, raisonneuse", nous résument son propre caractère. Nous pourrions tout aussi bien les appliquer à tous les héros de ses romans: Julien, Fabrice ou autres. C'est cet espagnolisme qu'il ne trouvait à Paris qui lui fera tant aimer l'Italie où'il le retrouvera et qui le fera s'enthousiasmer pour les Chroniques italiennes qui sont à la base de la "Chartreuse de Parme". C'est aussi cet "espagnolisme" qui, dès son enfance, l'éloigne encore plus de son père qu'il nous dépeint ainsi "Il n'y avait rien de moins espagnol et moins follement noble que cette âme-là".<sup>(8)</sup>

C'est Gagnon qui développe son goût pour les lectures romanesques.

"Mon grand-père me communique sa vénération pour les lettres. Horace et Hippocrate étaient bien d'autres hommes à mes yeux que Romulus, Alexandre et Numa. M. de Voltaire était bien un autre homme que cet imbécile de Louis XVI, dont il se moquait ou ce roué de Louis XV, dont il réprouvait les moeurs sales".<sup>(9)</sup>

Ces lectures, c'étaient surtout "Roland Furieux" de l'Arioste dont il dit "L'Arioste forma mon caractère"(10)

Bien que ce soit un écrivain italien, il applique à ses héros la même épithète d'espagnols tant ce mot l'avait marqué.

Sa sensibilité se développe alors extrêmement et on retrouve en lui alors des accents dignes de Rousseau. Parlant d'un voyage qu'il fit au bord d'un torrent des Alpes, il note ainsi ses émotions.

"Ce fut un bonheur subit, parfait, complet, amené en un instant par un changement de décoration. Un voyage amusant de sept heures fait disparaître à jamais Séraphie, mon père, le rudiment, le maître de latin, la triste maison Gagnon de Grenoble, la bien autrement triste maison de la rue des Vieux-Jésuites. Tout fut sensations exquisés et poignantes de bonheur dans ce voyage, sur lequel je pourrais écrire vingt pages de superlatifs". (11)

Donc Stendhal n'avait que haine à l'égard de son père. Mais cette haine ne restera pas uniquement sur le plan des idées, elle l'amènera à prendre en tous points la contrepied de ce que fait ou pense son père. C'est ainsi que son père était royaliste il sera donc républicain. Non pas qu'il éprouve une sympathie particulière pour le peuple qu'il juge bête, sale et vulgaire, mais uniquement pour marquer son opposition à son père. C'est durant son passage à l'Ecole Centrale qui venait d'être ouverte à Grenoble que ses sentiments espagnols eurent d'abord l'occasion de se manifester; il provoque en duel un de ses camarades de classe, tel le Cid. Mais surtout il aura à faire preuve

d'une volonté extrême car il veut réussir à ses examens et sa première année a été mauvaise; la deuxième année, il est le premier. Il le fallait, car il voulait à tout prix quitter Grenoble et c'était l'occasion pour lui d'aller à Paris pour se présenter à l'Ecole Polytechnique. Il part donc pour Paris en 1799.

Au cours de ce voyage, il apprend la nouvelle du 18 Brumaire qui l'enchanté.

En arrivant à Paris, il est déçu, profondément.

"Le profond désappointement de trouver Paris peu aimable m'avait embarrassé l'estomac. La boue de Paris, l'absence de montagne, la vue de tant de gens occupés passant rapidement dans les belles voitures à côté de moi connu de personne et n'ayant rien à faire me donnaient un chagrin profond". (12)

Un de ses cousins Pierre Daru est fonctionnaire au Ministère de la Guerre; grâce à lui, il entre comme employé dans ce ministère et sera envoyé à Milan rejoindre l'armée de la deuxième campagne d'Italie de Bonaparte en 1800, comme sous-lieutenant de dragons. Cette carrière lui donne de l'enthousiasme et de l'énergie. Bien qu'il soit loin de ceux qu'il haïssait le plus, au moment où il est fier d'être militaire sur un beau cheval, il pense encore à son père et à sa tante Séraphie contre qui il avait toujours été en opposition constante.

Content d'abord d'être dans l'armée, il est prêt à tous les sacrifices.

"Je mourais de crainte mais le sacrifice était fait, les plus grands dangers n'étaient pas faits pour m'arrêter. Je regardais les épaules de mon cheval et les trois pieds qui me séparaient de terre me semblaient un précipice sans fond". (13)

Il arrive enfin aux portes de Milan plein de joie et de bonheur.

"J'étais absolument ivre, fou de bonheur et de joie. Ici commence une époque d'enthousiasme et de bonheur parfait. Ma joie, mon ravissement ne diminuèrent un peu que lorsque je devins dragon au 6<sup>e</sup> régiment et encore ce ne fut qu'une éclipse". (14)

Il est émerveillé par l'Italie particulièrement par Milan, où il trouve les premiers plaisirs. Certainement, selon lui, ce pays au passé glorieux n'a pas conservé tout son prestige d'autrefois. Il ajoute encore que la conquête napoléonienne y a éveillé un désir violent de liberté et une noble contagion d'heroïsme qu'il observe soigneusement et qui lui permettra d'écrire plus tard au sujet des âmes italiennes.

Mais écoeuré par la monotonie de la vie militaire, il démissionne en 1802 et soutenu par l'espoir de conquérir la gloire, se retire à Paris où il vit d'une façon heureuse.

En 1806 il se résigne à reprendre du service; dans l'intendance, il passe plusieurs années en Allemagne particulièrement à Brunswick en 1806-1808, près de laquelle se trouve une petite ville nommée Stendhal.

Se souvenant de cette ville, en écrivant "Rome, Naples et Florence" il en a pris le nom comme pseudonyme.

Il fait aussi des séjours en Autriche et suit la grande armée en Russie. Il demeure dans cette carrière jusqu'à la chute de l'Empire. Comme il s'ennuie dans la vie militaire, il prend le contrepied de ses idées d'autrefois, en particulier de celles qu'il avait lors de son premier passage en Italie. L'héroïsme pour lui devient maintenant quelque chose de ridicule où l'on trouve en même temps l'égoïsme. Il le note ainsi d'après ses souvenirs de la retraite de Russie.

"Au lieu des sentiments d'héroïque amitié que je leur supposais d'après six ans de rêveries héroïques, basées sur les caractères de Ferragus et de Rinaldo, j'entrevois des égoïstes aigris et méchants, souvent ils juraient contre nous de colère de nous voir à cheval et eux à pied. Un peu plus, il nous volaient nos chevaux". (15)

On retrouvera ces sentiments dans certains passages de l'épisode de la bataille de Waterloo dans "La Chartreuse de Parme".

Ailleurs encore:

"L'héroïsme? dit Stendhal, j'ai vu toute une brigade s'enfuir parce qu'elle avait été surprise par cinq cosaques, les généraux à chapeaux brodés se sauvaient comme des lapins et je suivais, clopin-clopant, une botte à un pied, et l'autre à la main. Seul un gendarme osa résister, mais quand on le chercha pour lui donner la croix, ce gendarme se cacha, puis jura ses grands dieux qu'il n'avait pas pris part à l'affaire: il croyait qu'on voulait le fusiller. Voilà l'héroïsme". (16)

Il faut noter qu'il n'a été soldat que dans ses œuvres biographiques, mais qu'en réalité il n'a jamais été un vrai combattant. Après la chute de l'Empire, Stendhal, demi-solde, s'installe à Milan.

Pendant cet exil, Stendhal manifeste un sentiment étrange, c'est son admiration pour Napoléon. Il l'admire lorsque celui-ci est déjà tombé. C'est pourquoi en 1817, en Italie, il a écrit une "Vie de Napoléon" dans laquelle il présente Napoléon comme le type du vrai héros plein de grandeur, d'énergie. Il écrit.

"Un jeune homme de vingt-six ans se trouva avoir effacé en une année les Alexandre, les César, les Annibal, les Frédéric". (17) C'est pourquoi Stendhal, a choisi Napoléon comme modèle pour peindre ses héros: Julien dans "Le Rouge et le Noir" et Fabrice dans "La Chartreuse de Parme". Ces héros portent nécessairement quelque reflet de Napoléon.

Le caractère de Stendhal de 1803 à 1815 est difficile à comprendre. Mais on peut noter trois éléments intellectuels qui, s'étendant sur plusieurs années, contribuent à le former.

Le premier est la découverte de l'énergie ou plutôt des grandeurs et des servitudes de l'anarchie, découverte qu'il fait en déchiffrant l'Italie du XV<sup>e</sup> siècle vers 1810 et 1811.

Stendhal subit l'influence de ses lectures des auteurs italiens dans lesquels il trouve l'énergie, la force, la violence et la vengeance. Dans l'Italie du XV<sup>e</sup> siècle la morale n'existe pas, le crime est toujours permis et possible. On trouve l'énergie et la force dans



presque toutes les classes de la société, L'Italie du XV<sup>e</sup> siècle a éveillé brusquement en lui ce caractère et il le développe dans son "Histoire de la Peinture en Italie" et dans ses "Mémoires du XVIII<sup>e</sup> siècle" qui retracent des anecdotes énergiques et ardentes du peuple italien. Il n'est pas étonnant qu'il ait plus tard écrit "J'aime la force".<sup>(18)</sup> Et il ajoute plus loin que l'homme dont les passions offrent ce caractère d'énergie "n'avait pas trois francs à prêter à sa maîtresse".<sup>(19)</sup> C'est que la pauvreté conserve l'énergie. Il a enfin posé une grave question en se demandant si la civilisation détruisait l'énergie de l'homme.

"La civilisation, c'est la diminution du nombre de crimes mais la diminution du nombre des crimes, c'est l'affaiblissement de l'énergie humaine".<sup>(20)</sup>

Le second est la découverte de la bassesse humaine à travers l'épuration anti-napoléonienne et la réaction des émigrés. Le dégoût fait de lui en 1815 un exilé volontaire parce qu'il n'est pas royaliste; il est parti pour l'Italie pour ne pas voir le règne de la congrégation, du conformisme et du mensonge. On peut voir son mépris et son dégoût dans la dernière ligne du "Rome, Naples et Florence" qu'il publie sans nom d'auteur.

"L'auteur qui n'est plus Français depuis 1814, est à un service étranger".<sup>(21)</sup>

Dans ce même ouvrage il revient sur ce mot "étranger"

"L'étranger n'est plus celui que sépare de nous le hasard d'une rivière ou d'une montagne, mais celui dont les principes, les vœux et les sentiments sont en guerre avec vos principes vos vœux et vos sentiments". (22)

Le troisième est la découverte de l'amour, au moment de sa liaison avec Malthide Viscontini à Milan. Souffrir par amour fait alors partie pour lui de l'héroïsme. Et il développera ce thème de l'amour dans son ouvrage "De l'Amour" (1821). Stendhal a révélé l'amour-guerre avec tous les règlements et tous les devoirs de la guerre. Etre faible en amour, c'est comme refuser une mission dangereuse. C'est ainsi Julien le héros de "Le Rouge et le Noir" voulant conquérir Mme de Rênal, se prescrit des limites de temps.

Mais on peut dire que ces trois éléments qu'il découvre peu à peu se résument en un mot qui revient souvent sous sa plume: l'énergie. C'est elle dont il va chercher les traces dans l'histoire ou dans les Mémoires et qu'il va attribuer aux héros de ses romans car il est alors persuadé que c'est l'énergie qui fait la valeur de l'homme; il l'écrit d'une manière très précise dans ses "Mémoires d'un touriste".

"Or pour faire un homme supérieur, ce n'est pas assez d'une tête logique, il faut un certain tempérament fougueux". (23)